

croire sa vie menacée. Cinq fois déjà ses enfants s'étaient réunis autour de son lit afin de recevoir sa suprême bénédiction, et cinq fois sa veuve éventuelle, tout en larmes, avait été exhortée à rester fidèle à sa mémoire et à faire attention que la croix de sa tombe fût au moins d'un pouce plus haute que celle qui surmontait le tertre gazonné sous lequel dormait le Père aux Poires, son rival ici-bas.

Ce soir-là en particulier, Ulrique, en entrant dans la maison, se trouva en face des neuf enfants du paysan, agenouillés en demi-cercle devant une image de la Vierge, un cierge allumé dans chaque petite main. C'était un tableau pittoresque et qui eût été infiniment touchant s'il n'était arrivé la veille, à Ulrique, de voir toute une famille groupée exactement de la même manière et priant avec la même ferveur pour le retour à la santé d'une vache malade !

Ulrique était depuis quelques instants au chevet de ce moribond imaginaire, lorsqu'un gamin, hors d'haleine, entra prévenir la comtesse qu'un monsieur, arrivé par la diligence, était à la Maison de la Vierge et désirait lui parler sur-le-champ.

Ulrique se leva vivement et un flot de sang lui monta au visage.

—J'y vais... dit-elle d'une voix qui tremblait.

Elle ne connaissait qu'un homme qui pût venir la chercher dans ce coin perdu du monde, et, après tant de semaines de doute plein d'angoisses, de sombre incertitude, voilà qu'on lui annonçait brusquement... Le revoir encore, ne fut-ce qu'une seule minute, quand elle dût payer ce bonheur de la souffrance de toute sa vie !... Le revoir !... Que lui importait le reste ?

Il faisait une soirée claire et étoilée pendant qu'elle descendait la rue en compagnie du petit messenger. Une question brûlait les lèvres d'Ulrique, mais comme une crainte superstitieuse l'empêchait de la formuler, elle redoutait, malgré son intime certitude, qu'un mot ne vînt détruire l'espoir subit qui inondait son cœur.

—Es-tu certain qu'il... que ce monsieur m'a demandée ? — dit-elle enfin, au moment où ils arrivaient en vue de la ferme.

—Bien sûr, puisque je les ai conduits à la Maison de la Vierge et que je les y ai laissés.

—Ils ?... — dit Ulrique, dont le cœur cessa soudain de battre. — Y a-t-il donc plus d'un monsieur ?... et comment se fait-il qu'on ignorât le chemin de la ferme ?

—Il n'y a qu'un monsieur : l'autre c'est M. le notaire, venu avec lui par la diligence, et qui parle pour lui... puisqu'il ne sait pas parler comme nous.

Les étoiles, qui un instant auparavant étincelaient, semblèrent tout à coup s'être éteintes. Ce n'était pas lui ! Ce fut sans hâte ni curiosité qu'elle arriva au seuil de sa demeure et y entra. A la clarté fumeuse de la chandelle, deux personnes l'attendaient : le petit

notaire à l'œil vif, qu'elle n'avait revu que très rarement depuis l'inventaire après la mort de son père, et qui, à son grand étonnement, la salua jusqu'à terre lorsqu'elle parut ; la seconde personne était un homme plutôt âgé, de nationalité anglaise évidente, à l'allure embarrassée et dont le regard exprimait un état clairement nouveau de stupéfaction intense.

—Vous désirez me parler ? demanda Ulrique debout sur le seuil de la porte.

Avant de répondre, l'étranger consulta de l'œil, non sans quelque effarement, le notaire qui fit un signe approbatif, puis il dit en anglais en hésitant :

—Je crois que je m'adresse à la comtesse Eldringen ?

—Je suis, en effet, la comtesse Eldringen. Veuillez, je vous prie, me dire qui vous êtes et ce qui vous amène ? Je suis très occupée et ne puis vous donner que quelques minutes.

Ces mots furent dits avec une netteté un peu hautaine qui parut impressionner l'étranger, non moins que l'attitude et le port de tête de la jeune fille.

—Hum ! — pensa-t-il subitement rasséréiné, — je l'avais mal regardée : je crois que j'ai eu tort de supposer que "ça ne lui irait pas."

L'ombre d'un sourire se glissa même sur ses lèvres lorsqu'il répondit :

—J'ai peur qu'il ne faille un peu plus de cinq minutes pour vous expliquer la raison de ma visite. Je me nomme Dunnet. Jusqu'ici c'est moi qui ai été chargé de l'administration de la fortune des Nevyl, et...

Ulrique tressaillit et, toute frémissante, fit un pas en avant.

—Vous m'apportez des nouvelles ?... — s'écria-t-elle d'une voix tremblante.

—Je vous apporte non des nouvelles, mais une nouvelle qui nécessite quelques explications préalables. Si, donc, vous voulez bien m'accorder quelques instants d'attention...

Machinalement Ulrique s'assit anxieuse sur la chaise, qu'avec une courtoisie à l'ancienne mode, M. Dunnet avait avancée pour elle.

—Je ne sais, — commença l'homme d'affaires, — jusqu'à quel point vous êtes informée du degré exact de parenté qui existe entre vous et la famille anglaise des Nevyl. Votre grand'mère...

—Oui... oui... je sais... — interrompit Ulrique, — il est mon cousin. Vous venez de sa part... Que vous a-t-il chargé de me dire ?

—Ce n'est pas Sir Gilbert Nevyl qui m'envoie, — dit M. Dunnet, sur le visage de qui passa une lueur de surprise.

—Alors, il est mort ? — dit Ulrique, en devenant soudain d'une pâleur extrême.

—J'ignorais que vous l'aviez connu personnellement,